

## Je vais écrire ton nom partout

Texte de Chrysostomo de Oliveira Filho

Mai 2026

Le 19 octobre 1940 à Buenos Aires, l'écrivain Stefan Zweig prononça une conférence mémorable. Son objet, après des années d'études, d'écrits et de rencontres avec des artistes, musiciens et poètes était de questionner le sublime : le mystère de la création artistique.

Il était fondamental pour lui de faire émerger le processus de création dans un monde de résistance et d'égarements. Créer c'est être rejeté de soi-même, un état d'extase (EKTASIS), un lieu hors de soi, parce que toute conception d'une œuvre d'art est un processus interne. L'acte de création, invisible, permet que le rien se transforme en quelque chose, « le périssable se transforme en permanent ». Zweig révèle que toutes les nations et les religions, sans exception véhiculent le processus de création comme étant une idée du divin. Sans démonstrations ésotériques ou sectaires, il montre que l'indifférence face à ce mystère impose l'établissement d'une véritable relation avec l'art. Comment une personne peut-elle créer une œuvre surhumaine ? Comment naît-elle ? Flotte naturellement comme le vent, explose en tempêtes ou se rationalise à priori ? Les efforts intellectuels conscients ne sont pas dé-méritants mais se révèlent insuffisants pour discerner les subtilités, les surprises et les paradoxes. Il faut aller au-delà.

Dans cette nouvelle exposition, Luciano Figueiredo, artiste multidisciplinaire, peintre, graphiste, poète, scénographe, commissaire d'expositions et ex-gestionnaire d'importantes institutions culturelles, célèbre ses 60 ans d'activité. Suite à sa dernière exposition de reliefs en 2025 à Weimar, Allemagne, ancien siège du Bauhaus, il réitère non seulement sa domination absolue des moyens matériels avec lesquels il interagit toujours, mais réaffirme son langage succinct et maîtrisé. Dernièrement nous retrouvons la présence des journaux, des superpositions de plans, de l'échange des espaces avec des couleurs et des mots, des ombres et de ses explorations du clair-obscur, si chers à sa recherche du cinéma *noir*.

Dans le silence et la solitude de l'atelier, durant une année presque entière, d'un travail intense et ininterrompu, les formes délicates de collages de bandes de papier, des taches de couleurs et de tampons commencent à se mêler sur des surfaces blanches, donnant vie à une recherche qui traduit toujours sa poésie. Cet artiste expérimentaliste fouille les essences, presque comme un archéologue, les structures d'appui et superposition des espaces qui semblent rester en suspension. Les surfaces cessent d'être vierges et posent des questions, les transparences et les étonnements que seulement l'artiste est capable de révéler.

A découper ses mires ou les listes de couleurs aux extrémités des journaux, Luciano repense comment sont faits les registres et les combinaisons du matériel pictural.

Les Cyans, les Magentas, les Jaunes et les noirs (CMYK) sont pour lui plus que des effets de couleur, d'alignements, de corrections de densité, du calibrage ou des garanties de valeur pour une reproduction exacte.

La sélection des bandes, collées de multiples façons et sens, va au-delà de monochromes intercalés. La manipulation qui suit désoriente et provoque une relecture de ce matériau brut apparemment établi et techniquement défini. Il expose des éléments graphiques alternatifs, nous ramène à un certain néoplasticisme choisi, rétablit des connections historiques. En présence de tels collages nous avons un sentiment de cassure qui traverse nos vies, nous incitant à penser quels chemins et directions prendre. Quel serait le résultat d'images qui se mélangent de manière chaotique ? Quelles images réellement arrivons-nous à distinguer ? L'ensemble questionne certitudes et vérités, dérange, désoriente, le détournement de la fonction originelle d'une mire de couleurs ne vaut maintenant plus rien, à moins qu'elle ne serve un nouveau langage, un nouvel exercice graphique. Les traces de l'impression, les modes de résolution et de correction disparaissent de ce vocabulaire.

Il y a plus dans cette recherche que Luciano poursuit. Il s'empare d'une phrase de Jean-Luc Godard, dans l'histoire du Cinéma, et la retire de son contexte, la découpe, s'en empare et la traduit. Il observe ce qui est à traduire, donne un nouveau sens. Ce n'est plus Godard en français, comme les mires de couleur des journaux qui ont perdu leur fonction originelle. Comme le poète mexicain, Octavio Paz l'a affirmé, toute traduction implique transformation, invention, démantèlement des structures culturelles, induit d'autres niveaux de compréhension et d'assimilation pour l'autre. Au tampon, comme écriture, une nouvelle phrase de Luciano se tourne en élément pictural original, renforce les mires et élargit le sens majeur de sa création. Il défie les formes figuratives et abstraites, émule avec les mots et les filets colorés, les formes qui se croisent.

A graffer sur les toiles « je vais écrire ton nom partout » inaugure des champs visuels et de langage. Ce n'est pas nécessairement en déclarant des sentiments d'amour, d'affection, solidarité, de pertes ou d'abandon. La présence des tampons renvoie au miracle divin de la création de Zweig, de l'impondérable, du mystérieux, de l'inhabituel, de l'inexorable destin de l'homme à se subvertir, à s'inscrire dans l'histoire, soit par son identité, son intention, son nom.

Traduction du portugais François Thiolat.  
Blois, 27/04/2026